

Introduction

Quand on songe que Jimi Hendrix est mort il y a maintenant 40 ans, on ne peut être pris que par une sorte d'ivresse temporelle... Alors qu'il a disparu au tout début des seventies naissantes, bien avant les chocs pétroliers, l'avènement de l'ordinateur et de la société de communication ou l'invention d'Internet, toute sa musique et ce qu'il incarne restent terriblement actuels.

De par ses préoccupations souvent universelles, parfois futuristes, les thématiques qui l'animaient – l'amour, l'état de la planète, la célébrité – sont encore les nôtres. Quant à son look, si étrange et original à la fin des sixties, il a été totalement récupéré par ses héritiers putatifs, de Prince aux Red Hot Chili Peppers.

Enfin, sa musique reste bonnement indépassable. Et si quantité de guitaristes ont pris après sa mort le relais, aucun ne peut se prévaloir d'avoir révolutionné comme lui la manière de jouer l'instrument. Et surtout, aucun ne peut échapper à l'influence écrasante de Jimi qui, en quelques années, est allé plus loin que tous les autres, s'appuyant sur la tradition des grands maîtres du blues tout en imaginant avec ses pédales d'effets et sa maîtrise extraterrestre ce que personne avant lui n'avait ébauché. Comme le dit Billy

Cox, un de ses amis avec qui il forma le Band of Gypsys, un guitariste rock d'aujourd'hui qui prétend ne rien devoir à Jimi est tout simplement un menteur !

Alors qu'une version du jeu vidéo Rock Band consacrée à Jimi et à son répertoire est attendue cette année – sera-t-il possible de jouer de la guitare avec les dents ou dans le dos ? – les jeunes générations ne cessent de découvrir ses albums. Comme ceux de The Beatles ou des Rolling Stones, ils constituent les pierres angulaires du rock'n'roll, son patrimoine. Et pourtant, si l'on songe à tout ce qu'il n'a pas eu le temps de réaliser, on souffre de vertige.

Car, à côté des Stones qui affichent près de 50 ans d'activité, lui n'aura été opérationnel, en son nom propre, que 4 années. De son vivant, il n'a publié que trois albums (*Are You Experienced*, *Axis : Bold as Love*, *Electric Ladyland*) et un live (*Band of Gypsys*).

Bien sûr, au lieu de s'arrêter avec sa mort, sa discographie a été multipliée par dix, avec de honteux rogatons qui côtoient d'incroyables trésors (les chansons originellement publiées sur *The Cry of Love* et bien d'autres). Si l'héritage de Jimi reste aussi vivace, c'est parce qu'il n'arrêtait pas. Dès qu'il se levait, il se saisissait de sa guitare, jouait, seul ou avec d'autres, en studio, sur scène ou en club. Comme s'il se savait pressé par le temps, il aura mis les bouchées doubles. À part quand il était avec une de ses amies – les femmes, amies, confidentes, amantes, auront occupé une grande place dans sa vie – il consacrait son existence et son énergie à cette musique qu'il entendait dans sa tête.

Mort quelques mois avant que Janis Joplin et Jim Morrison ne lui emboîtent le pas, Jimi restera comme eux à jamais âgé de 27 ans. Ces deux artistes, il les a bien connus : on lui prête une relation fugace avec la première ; quant au second, il lui est arrivé de hurler dans le micro des obscéni-

Introduction

tés lors de concerts californiens de Jimi. Et comme eux, à la fin de sa vie, quand les infirmiers ont emmené son corps, il faisait bien plus que son âge. Certes, il était moins bouffi que Morrison, mais il portait tout de même sur le visage les stigmates de ses excès d'alcool et de drogues.

Profondément épicurien, il ne se projetait pas en effet dans l'avenir, sauf quand il écrivait ses chansons, et profitait de chaque moment, sans regret. Malgré sa détérioration, on garde cependant en tête et pour toujours l'image de la jeunesse même, celle d'un chanteur charmeur et charismatique – le privilège des génies et des icônes. Jimi est les deux. Et, bien que les biographes et journalistes se soient penchés de nombreuses fois sur sa carrière depuis sa mort (le Français Benoît Feller, les Américains David Henderson, Charles Shaar Murray, Charles Cross, etc.), les zones d'ombres demeurent. Et ce livre ne lèvera pas les principales : comment un gamin de Seattle a-t-il pu inventer une musique tellement visionnaire qu'on y revient encore et encore ? Dans quel monde évoluait cet artiste qui semble encore si présent, loin des sixties qui l'ont vu s'épanouir ?

Heureusement, on ne saura jamais expliquer cette persistance irrationnelle, et ces questions, fascinantes, livrées à l'avis de chacun, resteront à jamais sans réponse. L'histoire de Jimi, entre légende et réalité, mérite cependant d'être racontée, encore et encore. Car elle est exemplaire et magique, comme cette musique que le temps n'a pas encore rattrapée. Et l'on peut rêver, avec les incroyables développements de la technologie depuis sa mort, à ce que ce musicien à l'imaginaire surdéveloppé et à l'inventivité sans pareille aurait pu créer à notre époque.

Première partie

**Une jeunesse
sous le signe
du chaos**

Naître pendant la Seconde Guerre

Le nom de chacun constitue plus qu'une identité à exhiber. C'est parfois un patrimoine quand on appartient à une illustre lignée, voire un motif de fierté. À partir du moment où il a vécu comme artiste, celui qui reste connu de tous comme Jimi Hendrix aura souvent changé de nom.

Pendant les années de galère, celles où il cherchait sa voie, il s'est rebaptisé plusieurs fois pour se réinventer, se créer une nouvelle virginité. Ainsi, avant qu'il n'opte pour son nom de scène définitif, il a eu comme pseudonymes Maurice James ou Jimmy James, deux clin d'œil à un bluesman qu'il vénérât : Elmore James. Mais avant ça, avant que la musique ne s'empare de lui, il a été affublé d'autres identités. Pendant longtemps, aux yeux de ses proches et sa famille, il a répondu au surnom de

« Buster », donné par sa tante Dolores alors qu'il venait de naître. Ce qui le prédestinait à une vie de héros : s'il avait été ainsi tendrement surnommé, c'était en référence à un personnage d'une bande dessinée publiée dans les journaux : Buster Brown, garçonnet facétieux créé au début du XX^e siècle par Richard Felton Oucault, un des précurseurs du genre. Et, comme un des acteurs du film *Flash Gordon* qu'il adore adolescent se prénomme aussi Buster, ce surnom sera doublement justifié.

De manière plus singulière et plus officielle, Jimi aura été inscrit au registre d'état civil sous deux identités, certes proches, mais tout de même distinctes.

Quand il sort du ventre de sa mère au Seattle General Hospital, le 27 novembre 1942, il répond en effet au nom de Johnny Allen Hendrix.

Un peu de moins de quatre ans plus tard, il sera rebaptisé James Marshall Hendrix. Un détail, un oubli, une erreur ? Plutôt l'illustration d'une enfance chaotique et des dissensions entre ses parents.

Signe du destin, son père, James Allen Hendrix, dit « Al », et Lucille Jeter se sont rencontrés sur la piste enfiévrée d'un club de jazz. Ça faisait longtemps qu'Al cherchait une équipière avec qui démontrer ses talents de danseur. Né au Canada en 1919, il venait d'arriver à Seattle où il ne connaissait pas grand monde.

Comme ses parents qui avaient appartenu à une troupe de comédiens itinérante, Al était attiré par les projecteurs et le show.

Mais lui ne cherchait pas à monter sur les planches ; il était possédé par le démon de la danse et, dès qu'il le pouvait, faisait admirer ses talents lors de concours. En costume de zazou, il n'aimait rien de plus qu'envoyer voltiger sa partenaire aux sons d'un big band cuivré.

Un jour, alors qu'il n'était pas majeur, il eut la fierté d'apparaître dans un journal, photographié en train de danser lors d'un concert de Duke Ellington. Mais, jeune célibataire cherchant l'âme sœur, son talent sur la piste ne suffisait pas à le satisfaire.

À Vancouver où il habitait avec sa mère, Nora, veuve depuis 1934 et arrière-petite-fille de Cherokees, la communauté noire était si réduite qu'il se morfondait. Il éprouva ainsi le besoin de gagner Seattle, de l'autre côté de la frontière. Dans cette ville bien plus ouverte aux races, plus gros centre urbain de l'État de Washington, les Afro-Américains avaient leurs quartiers, leurs clubs, leurs journaux et bien plus de chance de se rencontrer.

En 1940, Al, après avoir tenté sa chance comme boxeur ou danseur professionnel, arrive à Seattle avec quelques dollars en poche, l'espoir de trouver de quoi vivre et de rencontrer l'élue de son cœur.

Il décroche un emploi dans une entreprise de fonderie, un travail fatigant qui lui permet cependant de s'établir. Puisant dans son énergie, il sort le soir s'adonner à la danse, cette passion qui ne l'a pas abandonné.

C'est lors d'un concert du pianiste de jazz Fats Waller que son chemin croise celui de la jolie Lucille. Née en 1925, elle est encore une adolescente scolarisée – en *9th grade*, soit l'équivalent de la « troisième » dans les collèges français. Malgré son âge, Lucille, la peau très claire, la taille menue et le sourire éclatant, fait tourner la tête des hommes depuis longtemps. Ses traits fins et son charme naturel font des ravages dont, par naïveté, elle ne se rend pas forcément compte.

Sur la piste de danse, Al ne met pas longtemps à remarquer cette jeune fille qui, comme lui, a le sens du rythme et bondit aux sons de l'orchestre. Du fait de l'inexpérience de Lucille en matière amoureuse, leur relation va se construire

lentement, au gré de rendez-vous chastes, Al devant non seulement courtiser Lucille dans les règles, mais aussi se faire accepter par sa famille. Car, à l'époque, les Canadiens sont considérés avec un peu de mépris et de condescendance par leurs voisins des États-Unis – ce qui, dans une moindre mesure aujourd'hui, demeure vrai : il suffit de voir, par exemple, comment les habitants du pays à la feuille d'érable sont raillés (au second degré) dans une série populaire telle que les *Simpson*.

La Seconde Guerre mondiale va précipiter le destin du couple. Alors que le conflit épargnait jusque-là l'Amérique, en décembre 1941, l'attaque japonaise sur la flotte américaine stationnée à Pearl Harbor, base navale située dans le Pacifique, pousse les USA sur le sentier de la guerre. Le Congrès américain réagit à l'attaque du Japon, et le pays rejoint le camp des Alliés.

Tous les hommes âgés entre 20 et 40 ans sont mobilisés. Al, qui travaille alors dans un billard, s'apprête donc à partir au front. Cette perspective bouleverse les deux amoureux et accélère le cours des événements. En février 1942, Lucille tombe enceinte alors qu'elle a à peine 17 ans, ce qui ne ravit guère ses parents – elle est leur plus jeune fille et ils ne la sentent pas mûre pour être mère.

Quand Al leur demande sa main, d'abord ils renâclent. Ce prétendant n'est guère fortuné – voire pas du tout – et ils rêvaient d'un meilleur parti pour leur Lucille. Néanmoins, la présence dans le ventre de leur fille d'un bébé et la guerre proche leur forcent la main.

Le mariage a bien lieu le 31 mars. Une formalité destinée à protéger la mère et le futur enfant plus qu'une fastueuse cérémonie... Al, trop fauché, ne peut offrir d'alliance et surtout il part trois jours plus tard sur le front ! Alors qu'ils ont la joie de s'unir « pour la vie », ils éprouvent aussitôt

le déchirement de la séparation. Ils ne peuvent le deviner, mais, après ces trois jours d'union, ils devront attendre plus de trois ans le retour d'Al aux États-Unis.

C'est donc sans son conjoint, qu'elle connaît depuis peu, que la jeune épouse doit gérer sa maternité. Lors des premiers mois, elle continue d'aller à l'école comme si de rien n'était, sa taille fine lui permettant de cacher à ses camarades son futur enfant.

Ces mois qu'il passe seul avec sa mère, dans le ventre de Lucille, fourniront à Jimi le sujet d'une de ses chansons les plus personnelles. Ce blues intimiste, « Belly Button Window », ne naît pas en 1942, bien sûr. Il l'écrira plusieurs années plus tard. Ironie tragique, il l'enregistrera même quelques mois avant sa mort et la pièce fera partie d'un album posthume *The Cry of Love*¹. Dans ce morceau, il se met à la place d'un fœtus découvrant le monde par la fenêtre (*window*) que constitue pour lui le nombril (*belly button*) de sa mère.

La vérité historique retient qu'en 1970 il sera influencé par la grossesse d'une amie, la femme du batteur Mitch Mitchell. Mais la conviction que l'on entend dans sa voix lorsqu'il réalise cet exercice de style, ce jeu de rôle intra-utérin, met le doute.

Lorsqu'il parle à la place de ce bébé qui s'interroge sur le monde extérieur, ne fantasme-t-il pas en partie sur sa conception et ces neuf mois passés, entouré de liquide amniotique, à l'intérieur du ventre de sa jeune mère ?

Lucille montre en tout cas beaucoup de courage. Après avoir quitté l'école – elle ne pouvait décemment aller au terme de son année scolaire –, elle cherche à travailler afin de ramener de l'argent à sa famille.

Celle-ci, qui a vu d'un mauvais œil son mariage, est trop pauvre pour l'entretenir – ses parents joignent les deux

bouts grâce à l'aide sociale. Lucille décroche un job dans un des nombreux clubs de Jackson Street, la rue qu'il faut connaître pour écouter du jazz à Seattle, celle où les gens de couleur viennent passer du bon temps. Au Bucket of Blood, mi-club, mi-bouge au nom étrange et morbide (le « seau de sang »), elle officie en tant que serveuse, mais il lui arrive aussi de chanter en public.

Elle qui est encore une gamine est confrontée pour la première fois au monde de la nuit et à la faune qui l'habite : dealers, prostituées, maquereaux. Des milieux qui lui étaient jusque-là inconnus. Quand, au début de l'automne, elle est dans l'incapacité de travailler plus longtemps, ce n'est pas dans sa famille qu'elle trouve refuge, mais chez une de ses amies, Dorothy, que connaît également Dolores, la sœur aînée de Lucille.

Le 27 novembre 1942, accompagnée par Dorothy, la frêle Lucille donne naissance à son premier fils qu'elle nomme Johnny Allen. Sans consulter Al qui est à des milliers de kilomètres d'elle. Le jeune père, après s'être entraîné dans l'Oklahoma et avoir passé un mois en Géorgie, fait partie d'une compagnie d'artilleurs affectés à la sécurité de la 8^e division de l'armée de l'air.

Quand son fils naît, la nouvelle lui échappe totalement. Il est en Alabama, soit à l'autre bout des États-Unis.

À l'époque, en cas d'heureux événements de ce type, les soldats ont droit à cinq jours de permission, bien trop peu pour qu'Al traverse le pays et ait le temps de voir Lucille et le bébé. Si bien que sa demande sera automatiquement rejetée et lui mis au trou par sécurité, pour éviter qu'il ne déserte.

Plus tard, alors qu'il est envoyé dans le Pacifique, il reçoit une photo de Lucille, assise, le sourire timide, portant le nourrisson dans ses bras.

Avec dans les veines du sang noir, du sang cherokee, mais aussi du sang blanc – comme son arrière-grand-père du côté paternel, un négociant –, le garçonnet constitue à lui tout seul un résumé de l'Amérique multiraciale. Si Al ne risquera à aucun moment sa vie – il ne sera jamais confronté directement aux Japonais –, il désespère de manquer les premiers mois de la chair de sa chair et gardera une cicatrice de cette naissance manquée.

Afin de célébrer les anciens, les disparus et les membres de sa famille que l'on respecte, la coutume veut que l'on donne à son enfant le prénom d'un ascendant. Le cas du petit Johnny échappe à cette tradition : personne, dans la famille de Lucille, n'est ainsi nommé. D'où le soupçon qui naît dans l'entourage de la jeune mère : y a-t-il un autre homme derrière ce mignon bébé ? Dorothy n'a-t-elle pas hébergé en même temps que Lucille un docker s'appelant John ? À moins que ça ne soit qu'une fâcheuse coïncidence ? Le doute surgit dans plusieurs têtes, et ces interrogations finissent par remonter jusqu'au principal intéressé, Al.

De toute façon, personne, pas même Lucille, n'utilisera le prénom de Johnny, lui préférant le prénom de Buster, soufflé par la tante Dolores. Après la naissance du petit, Lucille garde un contact constant avec son mari ; elle lui envoie régulièrement des lettres pour le tenir au courant de la santé de leur bébé. Mais le père ne manque pas de remarquer les incessants changements d'adresse de l'expéditrice. Il lui arrive de voir ses propres lettres retournées parce que Lucille a déménagé entre deux courriers...

Après avoir donné vie à son petit, elle retrouve en effet cette vie nocturne découverte dans Jackson Street. De nature joviale et fêtarde, elle y a pris goût. Et Al, de toute façon, ne peut l'aider : bien qu'ils soient mariés depuis des mois, Lucille devra attendre une année avant de toucher une

partie de la solde de son époux. Si bien qu'elle doit gagner de nouveau sa vie et officie dans les bars ou les restaurants.

Très souvent, c'est sa mère Clarice, sa sœur Dolores ou l'amie Dorothy qui doivent s'occuper de Buster tandis qu'elle travaille. Selon les disponibilités de chacune, le petit garçon est ballotté d'un endroit à un autre, une situation qui présente un troublant parallèle avec l'errance qui sera celle de Jimi Hendrix à l'âge adulte.

Ce manque de stabilité dans l'existence du nouveau-né empire lorsque décède le père de Lucille Preston. Et, pour ne rien arranger, la jeune mère, déjà de constitution fragile, souffre de la tuberculose et doit être hospitalisée. Hébergée par Dolores ou Dorothy, elle n'a pas de chez-soi et souffre de malnutrition.

Cela rejaillira inévitablement sur Buster : malgré sa bonne volonté, Lucille ne semble pas posséder de réel instinct maternel et néglige, par distraction ou inconscience, la santé de son bébé. Hélas, elle ne peut s'en remettre à sa mère, habituée à élever des enfants.

Après la mort de son mari, la grand-mère de Buster, qui souffre de dépression, voit le sort s'acharner encore plus sur elle lorsqu'un incendie d'origine accidentel la ruine. Ne pouvant se tourner vers sa mère, Lucille s'en remet de plus en plus à la bonne volonté de celles qui l'entourent. Les autres mères du quartier, par peur que Buster pâtisse du comportement par trop léger de sa génitrice, pallient ces négligences.

Affaiblie par la maladie, portée de par son métier vers l'alcool et les excès, Lucille souffre de l'absence d'Al. Son désarroi est tel qu'elle aurait cédé aux avances du docker, celui-là même qui avait occupé une chambre chez Dorothy Harding : John Williams (qui a pu s'appeler John Page²). Ensemble, ils partent avec le bébé de Lucille dans l'État

voisin de l'Oregon. Alertées, Dolores et Clarice vont à leur recherche et trouvent Lucille... à l'hôpital de Portland. Le violent John Williams l'aurait battue et abandonnée !

Heureusement, son fils n'a rien et Lucille elle-même ne gardera pas de séquelles. Williams aura le temps de regretter son geste : non seulement il sera puni pour les coups et blessures infligés à la jeune mère, mais la loi interdit à quiconque d'emmener une mineure en dehors de l'État où elle réside. Il sera condamné à cinq ans de prison.

Le futur Jimi gardera-t-il, inconsciemment, trace dans sa mémoire de ses premières années où il a rarement connu une existence stable et n'a pu grandir dans un foyer familial épanouissant ? On ne peut que conjecturer, mais il est frappant de voir combien, à tout âge, il aura été sur la route. Car, sans s'en rendre compte, alors qu'il n'a que trois ans, il mène contre son gré une vie de bohème qui l'emmène à l'autre bout de l'Amérique, en Californie. Lucille et sa mère partent en effet assister à un colloque religieux à Berkeley, avec Buster dans leurs bagages.

Quand Lucille rentre travailler à Seattle, étrangement, elle ne ramène pas son fils avec elle ; c'est sa mère qui en hérite. Et comme Clarice compte poursuivre son voyage au cœur de l'Amérique (afin de rendre visite à des parents), elle en vient à confier Buster à une amie installée à Berkeley, afin d'éviter un long voyage à l'enfant. Comme il le racontera plus tard dans son autobiographie³, Al Hendrix reçoit ainsi une lettre des plus déroutantes alors qu'il est en poste dans le Pacifique. La missive l'informe que son fils, gardé par de parfaits inconnus, est en Californie, un État qui lui est totalement étranger. Buster est en effet élevé par Mme Champ, une amie de Clarice Jeter, dans la ville de Berkeley. Cette nouvelle surprenante pour le jeune père attise sa colère naissante et met de l'huile sur le feu.

Depuis qu'il a été incorporé, les relations épistolaires avec celle qui aura été sa femme trois jours avant son départ se sont progressivement dégradées. Lucille n'a rien de l'épouse modèle qui attend sagement son retour. Non seulement il en vient à suspecter qu'elle le trompe, mais il désapprouve sa propension à confier à d'autres le sort de leur fils. Il est encore militaire quand il décide d'entamer une procédure de divorce afin d'en finir avec cette épouse qu'il pense volage et irresponsable...

Septembre 1945. Après que deux bombes nucléaires ont été larguées sur Hiroshima et Nagasaki, le Japon capitule quatre mois après l'Allemagne, mettant un point final à la Seconde Guerre mondiale. Après plus de trois ans passés loin de sa femme et ce fils qui lui est inconnu, Al peut enfin rentrer aux États-Unis. Sa priorité n'est pas de retrouver Lucille comme le soldat lambda pourrait le souhaiter.

Il a mis une croix sur son mariage. Non, lui cherche à voir ce fils dont il a manqué les premiers pas, à le reprendre des mains de ceux qui l'éduquent à la place de ses parents. Mais, avant de réaliser ce long voyage jusqu'en Californie qui doit le mener à Buster, il doit s'organiser.

De retour à Seattle, il habite d'abord chez Dolores, puis rend visite à sa mère à Vancouver. Plusieurs semaines passent avant qu'il n'entame son périple et arrive à Berkeley. Impressionné par la Californie – jusque-là, son plus grand trajet avait été Vancouver-Seattle –, il ne perd pas de vue son but : récupérer son fils.

Quand il arrive chez les Champ, il est vite rassuré : ils lui apparaissent comme des gens aimants et raisonnables. Ils habitent dans un quartier décent et ont, de plus, une fille, Célestine, qui témoigne de beaucoup de gentillesse envers Buster. Le premier face-à-face se révèle aussi déconcertant pour le fiston que pour Al. Le petit n'a jamais rencontré cet

homme qui proclame être son père. Jusqu'alors, il n'était pour lui qu'un visage sur une photo. Pendant la guerre, les Champ ont en effet reçu un cliché représentant Al en tenue de soldat. On a montré cette photo à Buster en lui révélant que l'homme y figurant était son papa.

Mais, pour ce gamin de trois ans qui a vu beaucoup de femmes évoluer autour de lui lors de sa petite enfance et peu de figures paternelles – à part le docker John Williams –, cette notion devait être frappée de la plus grande des abstractions. Sans doute que, lorsqu'Al déboule dans sa vie et dans la maison des Champ, le caractère inhabituel de cette présentation lui passe au-dessus de la tête. En revanche, pour le jeune père, le choc est de taille et le secoue. Il a longtemps attendu de découvrir ce garçon, qui n'est déjà plus un bébé. Sa ressemblance frappante avec sa mère, confirmée par tous les témoins, lui rappelle la beauté de Lucille, premier amour déjà disparu.

En plus des émotions qu'il éprouve face à son fils, se pose aussi à Al un lourd problème de conscience.

Depuis le temps qu'ils ont la garde de Buster et sont devenus l'équivalent de ses parents, les Champ se sont pris d'affection pour le petit. Ils estiment qu'il s'est habitué à leur compagnie, à cet environnement, à sa nouvelle maison. Ils rêvent donc de l'adopter légalement et espèrent qu'Al consentira à renoncer à ses droits parentaux sur cet enfant qu'ils connaissent mieux que lui.

Âgé de vingt-six ans, Al n'a aucune situation en ligne de mire, aucun métier qui l'attende. Comme Lucille a montré qu'elle n'était pas une mère parfaite, pourquoi ne pas éviter au garçon l'insécurité que lui promet la vie avec Al et laisser Buster grandir au sein de cette famille qui, dans les faits, l'a déjà adopté ?

Placé devant ce dilemme, Al hésite avant de choisir la voie la moins sage, celle du cœur. Lui qui, à tout hasard,

s'est muni à Seattle d'un certificat d'état civil attestant de sa paternité veut récupérer son fils, l'incarnation du coup de foudre que Lucille et lui ont vécu. Les larmes que provoque dans les yeux du garçonnet la séparation d'avec les Champ n'y changent rien. Le long retour en train jusqu'à Seattle constituera une première épreuve pour l'apprenti père : Buster aurait réclamé à cors et à cri Célestine, celle qu'il considérait encore quelques heures plus tôt comme sa grande sœur. Al impose son autorité, l'enfant se met à pleurer, mais le nouveau père reste inflexible.

À Seattle, père et fils emménagent avec Dolores, la belle-sœur d'Al, et ses trois enfants. Survient un événement inattendu et réjouissant : désireuse de se réconcilier avec son mari et de retrouver ce fils qu'elle a négligé pendant des mois, Lucille réapparaît. Al ne l'avait vue qu'en photographie depuis mars 1942 et il est subjugué : Lucille n'a plus rien de l'adolescente naïve qui ignorait ses charmes. C'est maintenant une vraie femme, sûre d'elle et bien consciente de sa beauté. A lieu alors un second coup de foudre entre les deux époux, l'attirance initiale qui les avait rapprochés lors du concert de Fats Waller brûle à nouveau dans leurs têtes et leurs corps. Bien qu'il ait pris la décision de divorcer, Al se laisse convaincre de donner à son mariage une dernière chance, une chance qui, comme on le verra, sera suivie de quantité d'autres.

Quant à leur fils, il assiste à ces étranges retrouvailles, certainement sans réaliser que pour la première fois de sa courte vie, après avoir été élevé par beaucoup de personnes distinctes, il appartient enfin à un foyer quasi normal et stable. Dans les semaines qui suivent, il règne entre Al et Lucille une véritable euphorie. Eux qui n'avaient pas pu fêter leur lune de miel à cause de son départ pour l'armée célèbrent leur union avec plusieurs années de retard, mais beaucoup d'allégresse, fréquentant les clubs de Jackson

Street jusqu'à plus soif. Pendant qu'ils s'amuse, c'est Dolores, plus sérieuse et moins fêtarde, qui garde leur fils. Arrive le moment où elle ne supporte plus cette situation, spécialement leur ivresse chronique, et leur demande de déménager. Grâce à l'argent qu'Al rapporte d'un boulot aux abattoirs, le couple loue une petite chambre dans Jackson Street. Quelque temps après, Al peut s'engager dans la marine marchande et part au Japon. Quand il revient deux semaines plus tard, surprise ! Lucille et Buster n'occupent plus la chambre ! Il s'avère qu'ils en ont été chassés par le patron de l'hôtel. Convaincu de la beauté de sa femme et jaloux de tempérament, Al nourrit, suite à cette absence, des soupçons et craint qu'elle ne lui ait été infidèle.

D'autant qu'elle est plus sociable que lui et que ses charmes lui valent quelque popularité dans Jackson Street. Quand Al retrouve sa trace, le couple se réconcilie encore une fois. Ce qui n'empêche pas les disputes de reprendre et se multiplier, parfois devant leur fils, effaré.

Un cercle vicieux s'installe : Lucille aime sortir le soir alors qu'Al, plus solitaire et ayant peu d'amis à Seattle, reste à la maison et boit. Ce qui le rend encore plus jaloux quand elle s'absente. Au gré des différends entre ses parents et de leurs fugaces réunions, Buster vit avec sa grand-mère maternelle, Clarice, chez sa tante Dolores ou encore chez Dorothy Harding, l'amie de la famille. Parfois, il est confié à Nora, sa grand-mère paternelle de l'autre côté de la frontière. Lucille et Buster lui ont été présentés dès que les deux époux se sont remis ensemble. Vancouver devient pour l'enfant un havre de paix, un refuge régulier quand le temps n'est pas au beau fixe entre ses parents. Ce qui arrive souvent, les nuages de la discorde ne s'estompant jamais totalement. Nora vit dans une réserve et l'initiera à l'histoire des Indiens d'Amérique. Si le sang des Cherokees coule aussi dans les veines de Buster, il ne s'agit pas que

d'une partie de son patrimoine génétique, mais aussi de son héritage. Les anecdotes et légendes que lui racontera Nora l'éclairent sur ses racines et il en conservera une trace – un des derniers titres sur lequel il travaillait s'appellera « Cherokee Mist⁴ », la « brume cherokee ».

Tourmenté par le comportement de son épouse qui disparaît parfois sans lui donner d'explication avant de revenir à la maison comme si de rien n'était, Al se fait une raison. Puisqu'il ne peut la garder prisonnière, il s'habitue donc à vivre avec le doute et la jalousie, deux mauvais conseillers. Est-ce à ce moment que lui vient l'idée de régler une affaire qui, dans le passé et jusqu'à aujourd'hui, l'a tourmenté ?

Si personne n'appelle Buster de son vrai prénom – Johnny –, il n'a jamais accepté que Lucille l'ait ainsi baptisé, sans avoir son consentement.

Dans son esprit brouillé par la jalousie, ce prénom reflète-t-il l'infidélité supposée de sa jeune femme ? En tout cas, en sa qualité de père, il tente officiellement une action auprès de l'état civil pour le faire changer. En septembre 1946, sa démarche aboutit. Johnny Allen n'est plus, remplacé par James Marshall, deux prénoms qui ont plus de valeur à ses yeux. Le premier, James, c'est bien sûr le sien ; quant au second prénom, Marshall, il avait été porté par son frère, Leon, disparu prématurément.

La période qui suit voit Al et Lucille se quereller fréquemment à propos de l'argent. Le nerf de la guerre ! L'homme de la famille a beau enchaîner les petits boulots, entamer une formation d'électronique, il ne ramène pas assez de dollars pour que la petite famille vive correctement – son budget est grevé par le loyer de leur premier appartement. Et pourtant leur habitation est si petite que Buster doit dormir dans la penderie. Lucille aimerait aussi pouvoir dépenser sans compter, acheter des bijoux comme sa

nature coquette l'exige. Parce qu'Al refuse qu'elle reprenne son travail de serveuse et que lui ne gagne pas assez, le couple doit se serrer la ceinture pour ne pas tomber dans la misère. La situation, déjà critique, va devenir intenable à partir du moment où, à l'été 1947, Lucille tombe enceinte pour la seconde fois. Leon, le frère de James (alias Jimmy), naît en janvier 1948. Sur l'acte de naissance, il est clairement établi qu'Al en est le père.

Pourtant, quand il reviendra a posteriori sur cet événement, il ne cessera d'affirmer que le garçon n'est pas de lui. Le mystère restera à jamais entier puisque des décennies plus tard, quand il s'agira de déterminer les héritiers d'Al après sa mort en 2002, les tests ADN réalisés par Leon seront mis sous scellés et gardés secrets. Ce qui, au regard de la loi, ne change rien : dès la venue au monde de Leon, Al a endossé le rôle du père. Lui qui a longtemps regretté de ne pas avoir vu Buster grandir se serait montré très tendre lorsque Leon était un nourrisson. Une attention qui ne trompe pas...

La naissance de ce second fils a, un temps, réconcilié les jeunes parents. Mais, rapidement, ce court état de grâce n'est plus qu'un souvenir. Pire, Lucille serait partie de la maison vivre un mois avec un amant de passage, un Philippin du nom de Frank, selon les souvenirs d'Al. Clarice doit s'occuper des garçons vu que leur père, le jour, réalise des travaux manuels.

Quand Lucille refait son apparition – cycle déjà connu qui ne cesse de se répéter –, Al montre qu'il n'est finalement pas très jaloux et lui ouvre de nouveau les bras. Il la protégera aussi quand John Williams, le docker qui l'avait emmenée en Oregon alors qu'elle était mineure, sort de prison, revanchard et bien déterminé à la retrouver.

Un jour, il serait arrivé armé, décidé à ramener Lucille avec lui en vue de la prostituer.

La jeune femme, elle, ne se serait montrée guère rancunière envers son ancien amant, principalement parce qu'au contraire d'Al, il lui aurait offert des cadeaux. Chassé une première fois, Williams revient à la charge un soir à la sortie d'un cinéma, agrippant Lucille alors qu'elle est accompagnée par son mari et Dolores. Al et l'ancien prisonnier en viennent aux mains.

C'est le premier des deux qui obtient gain de cause : Williams ne fera pas de Lucille sa putain. Qu'Al ait pris la défense de sa femme devrait resserrer le couple. Hélas, pour la tranquillité de Jimi, il n'est toujours pas à l'abri des remous, loin de là.

A 3 ans, Johnny rencontre son père, Al Hendrix, de retour de ses obligations militaires. Al rebaptise son fils James Marshall Hendrix, en souvenir de son frère décédé.

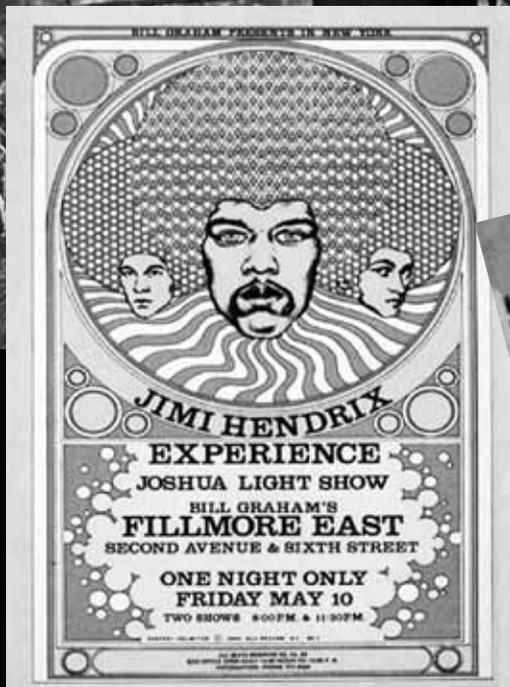


En 1964, Jimi tente sa chance à New-York. Il écume les petits clubs et tourne notamment avec le groupe Curtis Knight & The Squires.





© K & K. Ullrich/Kruger & Co. / Gettyimages



Jimi est rapidement considéré comme un génie de la guitare. Sa carrière prend réellement son envol avec la naissance du trio Hendrix Experience (1966).